

Entretien avec Alena Makouskaya : « Soyons Belarusses ! »

Description

Malgré un processus de « belarussianisation » initié par le bas depuis une dizaine d'années, la langue belarussienne serait en voie de disparition si l'on en croit la classification de l'UNESCO. Alena Makouskaya, qui ne s'y rend pas, coordonne une campagne culturelle d'« veille nationale ».

Un sondage réalisé en 2012 par la sociologue [Alena Makouskaya](#) et sa collègue Novak a montré que seulement 3,9 % des personnes interrogées au Belarus disaient utiliser quotidiennement la langue belarussienne⁽¹⁾. Cette situation s'explique, d'une part, par l'histoire d'un pays longtemps dominé par des puissances étrangères (il a subi la polonisation, la russification et la soviétisation) et, d'autre part, par la politique de russification menée par les autorités nationales depuis l'indépendance. Le président Aliaksandr Loukachenka a en effet toujours valorisé une seule période de l'histoire belarusse : l'époque soviétique.

Cependant, à partir de 2010, on a observé au Belarus un regain d'intérêt pour l'identité nationale : la langue belarussienne a plus mobilisé, le port des blouses brodées traditionnelles (la célèbre *vychyvanka* est également un objet national en Ukraine) s'est développé, quelques monuments aux héros précédemment ignorés ont été érigés... Ironie de la situation, ce processus de « belarussianisation » initié par le bas tendrait aujourd'hui à être récupéré par les autorités belarusses qui veulent ainsi marquer leur autonomie vis-à-vis de Moscou⁽²⁾.

Alena Makouskaya, membre de l'Union des Belarusses vivant à l'étranger (« [Batkauchyna](#) » (Patrie), coordonne la campagne culturelle d'« veille nationale » (« [Budzma belarusami](#) ! ») (Soyons Belarusses !). Elle a répondu à nos questions.

Comment avez-vous eu l'idée de cette campagne ?

Je travaille depuis 1992 pour « [Batkauchyna](#) » (Patrie), une association basée à Minsk. Nous avons remarqué que les Belarusses installés à l'étranger – surtout en Russie – se sont très vite assimilés. Et nous avons compris que le problème venait du Belarus. Avec d'autres organisations culturelles et éducatives belarusses, nous avons donc organisé en 2008 une campagne, baptisée « [Budzma belarusami](#) ! » (Soyons Belarusses !) dont l'objectif est de montrer que la culture belarusse et la langue belarussienne peuvent être « tendance ».

Comment les Belarusses perçoivent-ils la langue belarussienne ?

Après l'arrivée au pouvoir d'Al. Loukachenka en 1994, un clivage est apparu (dès les

années 1996-1997) dans la société biélorusse au sujet de la langue : alors que la société civile se divise entre ceux qui se veulent loyaux vis-à-vis des autorités et ceux qui s'opposent à ces dernières, la langue est devenue le marqueur des personnes et des organisations qui s'affirmaient comme critiques vis-à-vis du Président. Ce fut le cas, en particulier, du parti du Front national biélorusse (BNF) et de son leader⁽³⁾ qui s'exprime exclusivement en biélorussien. À la fin des années 1990 et au début des années 2000, lorsque quelqu'un parlait cette langue dans la rue, la réaction des passants était souvent négative ; la personne pouvait même être arrêtée par la police.

Nous avons commandé en 2009 à Novak un sondage au sujet des perceptions identitaires des Biélorusses. Or, il a montré que les locuteurs de biélorussien étaient mieux perçus qu'auparavant : presque 50 % des sondés considèrent les premiers comme des patriotes. Ils ne sont que 4 % à les associer à l'opposition et 5 % à les percevoir comme des campagnards (durant l'époque soviétique, les gens qui démontraient dans les villes essayaient, pour intégrer, de passer rapidement au russe). En outre, 5 % des personnes interrogées les considèrent comme faisant partie de l'élite. Ce sondage révèle aussi que la langue biélorussienne est perçue comme relevant du patrimoine national, perception ambiguë : les gens souhaitent recevoir passivement des informations dans cette langue mais ils ne sont pas prêts à l'utiliser au travail, dans les affaires ou dans l'armée.

Dans les villages, la population parle souvent un mélange de russe et de biélorussien. Ce dernier devient alors la langue de la ville, des jeunes, de l'élite nationale, des écrivains et des musiciens. Actuellement, si tu parles en biélorussien, ton interlocuteur a tendance à te prendre pour un professeur de biélorussien ou pour quelqu'un qui travaille dans le domaine culturel. Avec notre campagne « Budzma belarusami ! », nous voulions également politiser la langue biélorussienne, élargir la sphère de son influence.

À Minsk, il y a de plus en plus de publicités en biélorussien. À quoi est liée cette nouvelle tendance ?

Lors du sondage de 2009, plus de 50 % des personnes interrogées ont dit qu'elles ne seraient pas opposées à des pubs en biélorussien. Nous avons ainsi organisé au cours de l'année suivante le premier festival de publicités en biélorussien « Adnak ! » : lors de la conférence de presse qui a suivi, certains participants ont exprimé leurs doutes quant à la place de la langue biélorussienne dans les publicités. Nous avons tout de même organisé un nouveau festival l'année suivante et avons constaté que la participation avait augmenté. En tout, nous avons monté sept festivals annuels successifs. Et, durant ces années, nous avons constaté que la quantité d'annonces en biélorussien ne cessait de croître. Nous sommes heureux d'avoir contribué à cette tendance. En outre, certaines grandes entreprises étrangères, comme Samsung par exemple, ont pensé qu'elles vendraient plus facilement sur notre marché en présentant leur produit comme « local » ; elles se sont donc aussi lancées dans des actions de promotion en biélorussien. Ce qui a également motivé les producteurs locaux pour suivre leur exemple.

Les Biélorusses sont connus pour avoir une identité nationale qui se base davantage sur un ancrage territorial que sur une appartenance culturelle et historique. Comment se perçoivent-ils eux-mêmes en tant que groupe ?

Selon les résultats des *focus groups* établis en 2009, les sondés ont décrit les Biélorusses en leur attribuant des adjectifs positifs mais à connotation passive, tels que hospitaliers, tolérants, gentils. Par contre, ils se sont eux-mêmes caractérisés, individuellement, avec des qualificatifs plus actifs. Nous avons compris qu'il fallait changer ces stéréotypes imposés par le discours médiatique pro-gouvernemental. Ioulia Liachkevitch, professionnelle de la publicité, a eu l'idée de présenter les Biélorusses comme un peuple passionné, et a mis en avant des périodes de l'histoire au cours desquelles ce peuple a pu se considérer comme gagnant. Elle a aussi eu l'idée de créer un film d'animation qui présente l'histoire biélorusse en cinq minutes⁽⁴⁾.



Budzma Belarusami !, cadre du film d'animation évoquant l'histoire biélorusse.

En 2012-2013, nous avons monté un autre projet que je trouve très intéressant, intitulé « En quête du dragon » (*U pochukah tsmoka*). En effet, dans le cadre des fameux *focus groups*, nous avons également constaté que les gens s'identifiaient à des symboles véhiculés durant la période soviétique tels que le bison ou la cigogne, alors qu'on ne trouve pas ces animaux dans les contes et légendes biélorusses. En revanche, on y trouve des dragons ! Nous avons donc eu l'idée de recourir à un dragon, personnage qui peut être charismatique, et nous avons soumis à des représentants du ministère du Tourisme et à des entreprises touristiques. Dans la foulée, les équipes de basket à fédération masculine et féminine de Minsk ont demandé si elles pouvaient adopter le nom de « Tsmoki-Minsk » (Dragons de Minsk) en lieu et place de « Minsk-2006 » qu'elles jugeaient peu attractif. Ce symbole vit désormais indépendamment de nous et l'on trouve des entreprises qui l'utilisent pour commercialiser leurs produits.

L'objectif de ce projet était de montrer aux producteurs biélorusses que, s'ils veulent se distinguer des autres producteurs sur les marchés extérieurs à l'heure de la mondialisation, ils peuvent puiser dans la culture et l'histoire biélorusses, qui sont très riches.



Le dragon, mascotte de lâ??Ã©quipe de basket Tsmoki-Minsk (photo Budzma Belarusami)

Est-ce que les autoritÃ©s bÃ©larusses se saisissent actuellement de cette tendance et accordent plus de place Ã la langue bÃ©larussienne dans la sphÃ©re publique ?

Au BÃ©larus, il y a de gros soucis avec le respect du droit Ã la langue. Seulement 3Ã % des lois sont publiÃ©es en bÃ©larussien, les fonctionnaires parlent russe... Nous ne voyons pas beaucoup de Ã«Ã bÃ©larussisation douceÃ» Ã©manant des autoritÃ©s. Certes, on ne nous punit plus pour son utilisation. DepuisÃ 1995, il y a deux langues officielles dans le pays mais nous nâ??avons pas dâ??organe, comme au Canada, qui surveille la paritÃ© de leur utilisation dans la sphÃ©re publique. Et le bÃ©larussien nâ??est pas encouragÃ© par les autoritÃ©s. EnÃ 2018, seuls 11,1Ã % des enfants Ã©taient scolarisÃ©s en bÃ©larussien, contre 16,6 % en 2012⁽⁵⁾. Ce phÃ©nomÃ©ne sâ??explique Ã la fois par lâ??urbanisation (car les Ã©coles en bÃ©larussien sont, pour la plupart, Ã la campagne) et par la politique de russification, qui se traduit par exemple par lâ??absence dâ??universitÃ© ou de haute Ã©cole enseignant en bÃ©larussien.

Les autoritÃ©s deviennent-elles plus tolÃ©rantes vis-Ã -vis des organisations de promotion de la langue bÃ©larussienne et de la culture bÃ©larusse ?

Cela dÃ©pend vraiment de la pÃ©riode de comparaison. Ã la fin des annÃ©esÃ 1990 et au dÃ©but des annÃ©esÃ 2000, quand lâ??opposition Ã©tait plus forte et les autoritÃ©s moins sÃ©res de garder le pouvoir, les rÃ©pressions Ã©taient plus visibles.

Actuellement, le pouvoir a par exemple Ã©tabli des listes de personnes qui se voient systÃ©matiquement refuser lâ??accÃ©s Ã certains locaux publics si elles veulent organiser un Ã©vÃ©nement. Il est difficile de qualifier cela de rÃ©pression car, quand on reÃ§oit un refus, la raison donnÃ©e est toujours technique (non disponibilitÃ©, travaux). Tu ne peux pas mÃ©diatiser cette obstruction car, si tu le fais, tu seras ensuite interdit dans une autre rÃ©gion oÃ¹ tu veux organiser un Ã©vÃ©nement. Certes, la coopÃ©ration avec les rÃ©gions dÃ©pend largement des autoritÃ©s locales et il nâ??y a pas de dÃ©cision formelle ou informelle au niveau national en vue de soutenir des organisations indÃ©pendantes de promotion de la langue et de la culture. Mais cÃ©est tout de mÃªme une question de prioritÃ©Ã : est-ce que tu privilÃ©gies tes activitÃ©s de long terme ou une courte campagne Ã©motionnelle dans les mÃ©dias ?

Autre exemple, si les mÃ©dias gouvernementaux â??Ã majoritaires dans un pays oÃ¹ les gens accÃ©dent Ã lâ??information essentiellement par la tÃ©lÃ©visionÃ â?? parlent de nos projets, ils ne

vont pas mentionner le nom de notre organisation. Nous sommes invisibles pour l'État. Cela aussi s'apparente à une forme de répression.

Notes :

(1) Se reporter aussi au dossier dirigé par Anaïs Marin et Horia-Victor Lefter, « [Portrait du Bélarus](#) », *Regard sur l'Est*, 19 juin 2014 ; voir, notamment : Engerran Massis, « [Le bélarussien : bilan et perspectives d'une langue nationale](#) ».

(2) Anaïs Marin, « Belarusian Nationalism in the 2010s: a Case of Anti-Colonialism? Origins, Features and Outcomes of Ongoing Soft Belarusianisation », *The Journal of Belarusian Studies*, n°9 (2019), pp. 27-50.

(3) Zianon Pazniak a été candidat lors de l'élection présidentielle de 1994, face à A. Loukachenka.

(4) [Pour visionner le film.](#)

(5) « [Sitouatsia petchalnaia : za korotkoe vremia v Belaroussi istchezlo potchti 500 chkol gde outchat na belarousskom](#) » (Triste situation : en peu de temps, près de 500 écoles où l'on enseigne en bélarussien ont disparu au Bélarus), *Kyky.org*, 9 mars 2020.

Vignette : Alena Makouskaya et sa collègue Nina Shydouskaya (photo Budzma belarusami !).

* Ekaterina Pierson-Lyzhina est doctorante en sciences politiques à l'Université libre de Bruxelles.



[Retour en haut de page](#)

date création

27/03/2020

Champs de mots

Auteur-article : Ekaterina Pierson-Lyzhina*